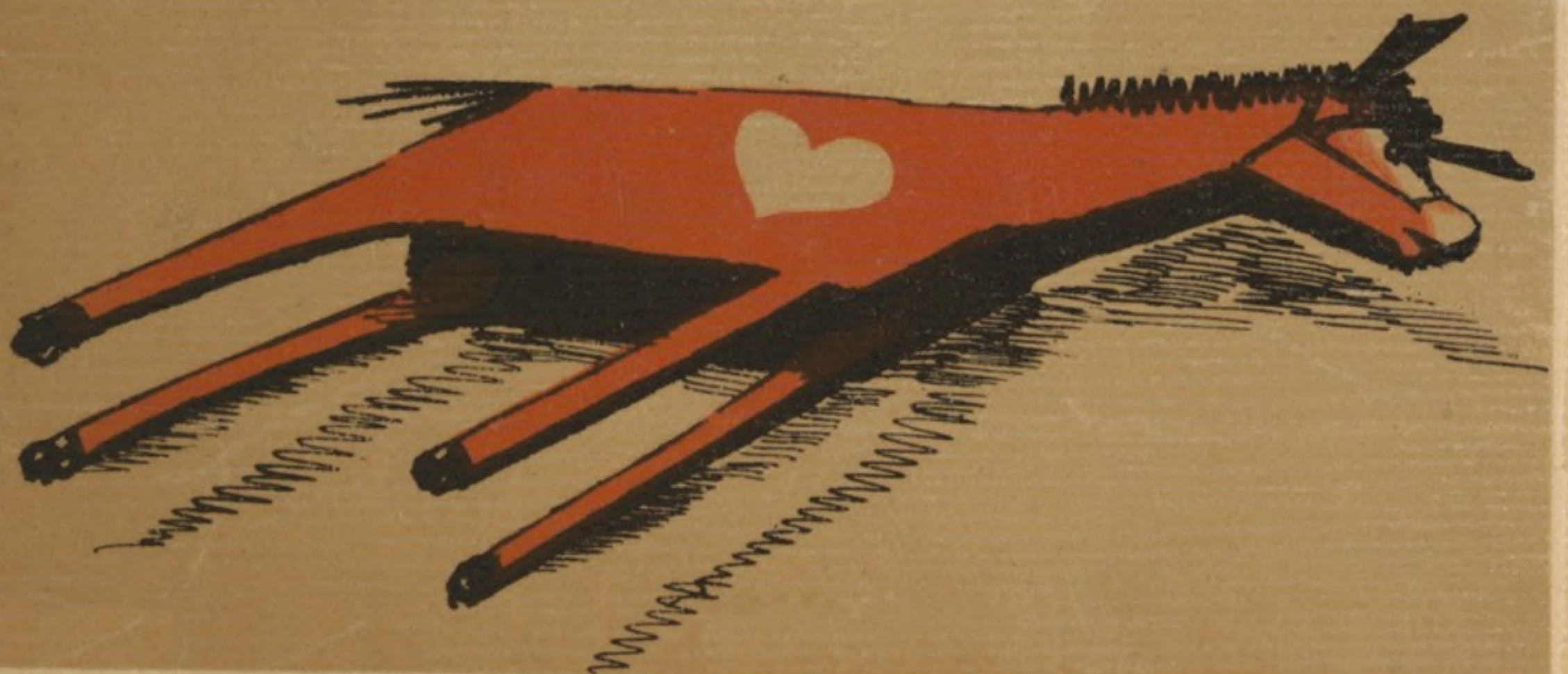


LE CHEVAL
DE BOIS
QUI AVAIT
UN CŒUR

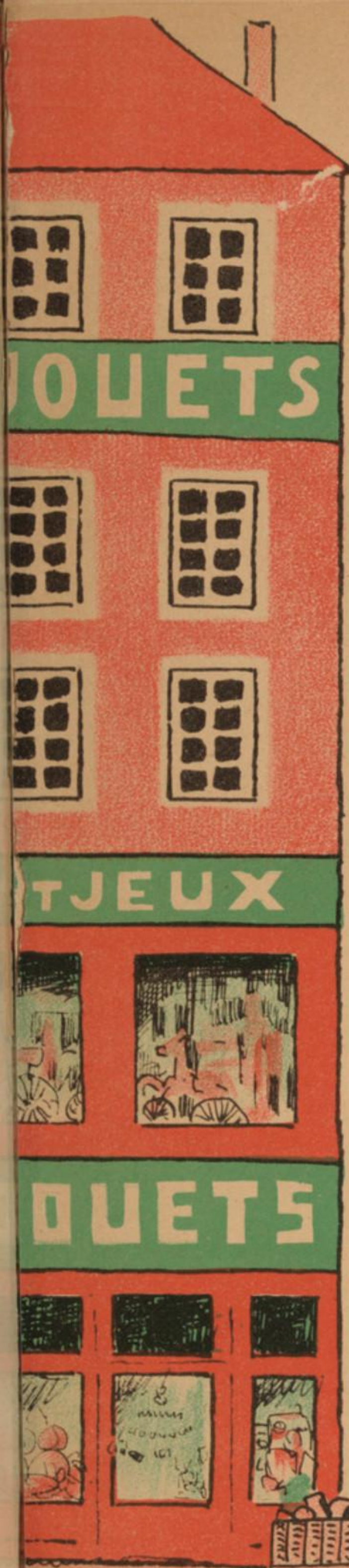


LE CHEVAL DE BOIS QUI AVAIT UN CŒUR



Il y avait une fois dans une grande ville une boutique de joujoux remplie depuis la cave jusqu'au grenier de tout ce qui peut amuser les enfants. Les poupées s'y comptaient par milliers, les boîtes de soldats montant vers le plafond avaient l'air de colonnes de sapin, les fusils et les sabres de fer-blanc étaient plus nombreux que dans un arsenal de guerre, les billes d'agate emplissaient des tonneaux et les chevaux mécaniques s'alignaient en rangées épaisses, les pattes allongées entre leurs roues, comme un régiment de cavalerie en train de charger. C'était en vérité la plus grande boutique de joujoux qu'on eut jamais vue dans le monde. Derrière les glaces de l'étalage étaient disposés des objets si riches, si admirablement machinés que des enfants de roi pouvaient seuls les payer à leur prix.

On avait relégué sur le trottoir de la rue, dans des paniers, les jouets bon marché. Ils gisaient pêle-mêle comme s'ils eussent été indignes d'être logés dans le même palais somptueux que



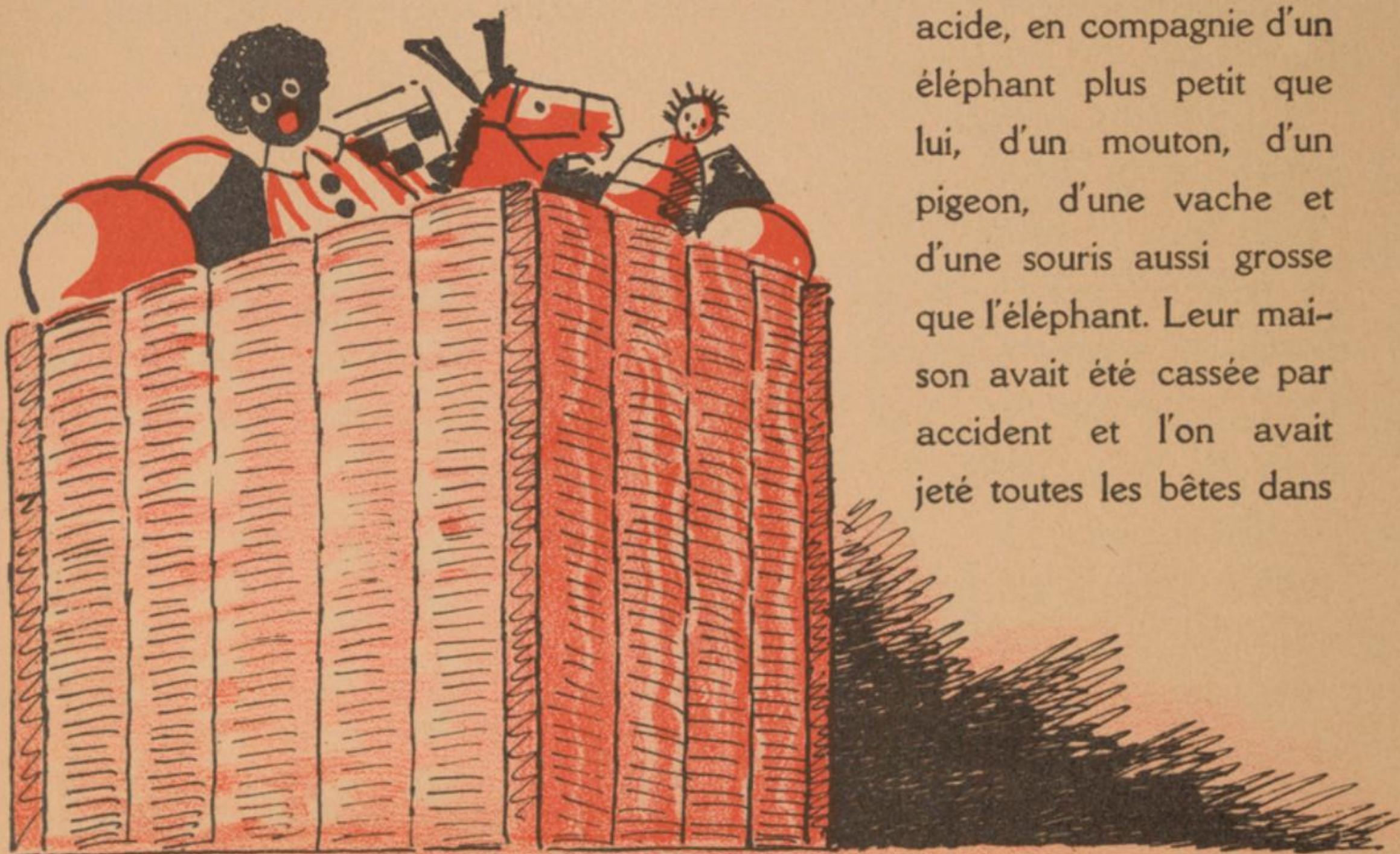
les poupées anglaises et les chemins de fer électriques. On n'avait qu'à tendre ses sous et on prenait. C'étaient des joujoux pour les petits pauvres.

Pourtant, au milieu de ces choses dédaignées, sur lesquelles tombait la poussière de la rue, se trouvait un trésor plus précieux que toutes les merveilles qui étaient dans la boutique. Un joyau unique sur la terre, un prodige que tous les milliardaires se fussent disputés s'ils eussent soupçonné son existence. Mais ils l'ignoraient, aussi bien que les passants et que le maître de la boutique lui-même, car rien d'apparent ne le révélait aux yeux.

C'était un cheval de bois qui avait un cœur.

Oh! c'était un très petit cheval de bois et très laid. Sa bouche n'était qu'une entaille dans son nez rond, ses oreilles étaient faites de deux cornets de toile cirée fixés chacun par un clou, une douzaine de crins noirs figuraient sa queue et ses sabots n'étaient indiqués que par un peu de couleur noire au bout de ses jambes sans forme. Il avait fait partie, autrefois, d'une arche de Noé peinte en rouge où il se trouvait sur une herbe de copeaux vert

acide, en compagnie d'un éléphant plus petit que lui, d'un mouton, d'un pigeon, d'une vache et d'une souris aussi grosse que l'éléphant. Leur maison avait été cassée par accident et l'on avait jeté toutes les bêtes dans



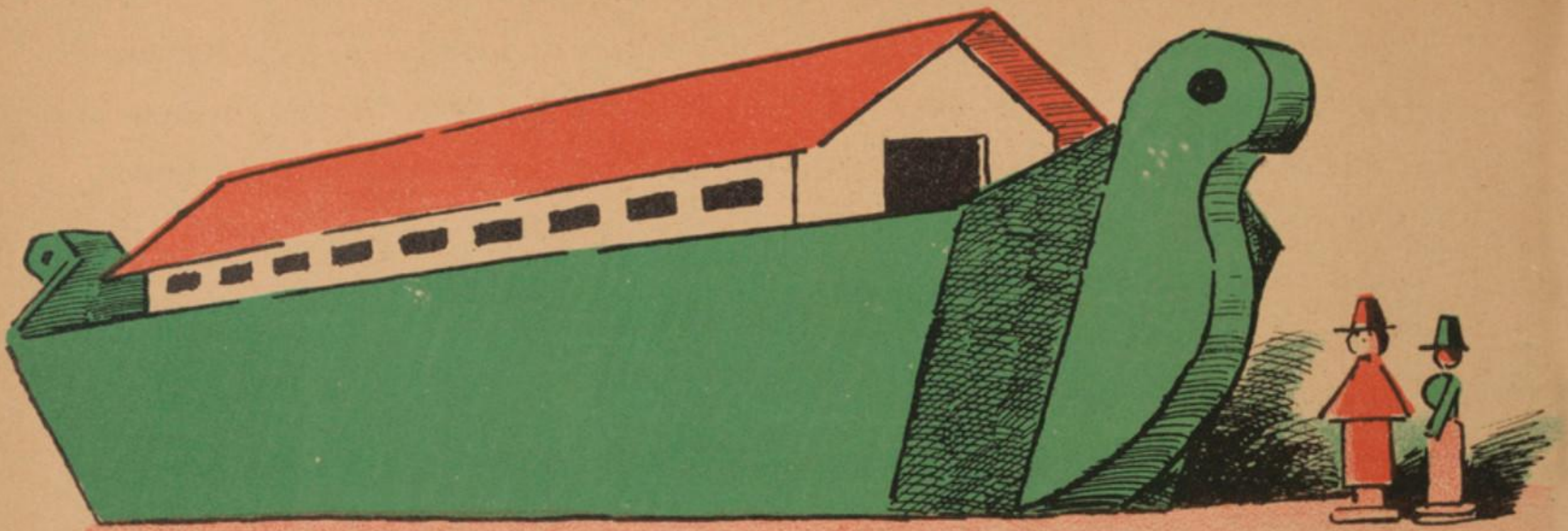


le panier à deux sous. C'est alors que le cheval de bois, couché sur le côté, avait commencé à observer le monde et à s'instruire.

Comment avait-il un cœur ? on n'en a jamais rien su. Peut-être une petite fée errante et désœuvrée le jeta-t-elle en passant dans le poitrail de bois vernis ? Peut-être le dût-il à l'apprenti qui tira son corps d'une bûche et qui aimait à jouer avec lui le soir dans la fabrique silencieuse. C'est ainsi que le cœur des tout petits enfants apparaît et se développe par le grand amour de leur papa et de leur maman, comme les graines sous le soleil.

Toujours est-il que ce cheval de bois avait un cœur qui lui permettait, naïvement, de sentir et de penser. La première de ses impressions fut une grande détresse de quitter son arche qui avait une bonne odeur de résine et qui naviguait sans peine sur une étagère en face d'une poupée dont les cheveux blonds et les joues roses étaient un ravissement. Dans le panier des joujoux pauvres il s'était trouvé très misérable : les pièces cabossées d'un ménage de fer-blanc froissaient ses pattes et un mauvais pantin cassé déteignait sur sa croupe quand le temps était humide. Il était devenu une chose terne et triste sur laquelle les regards

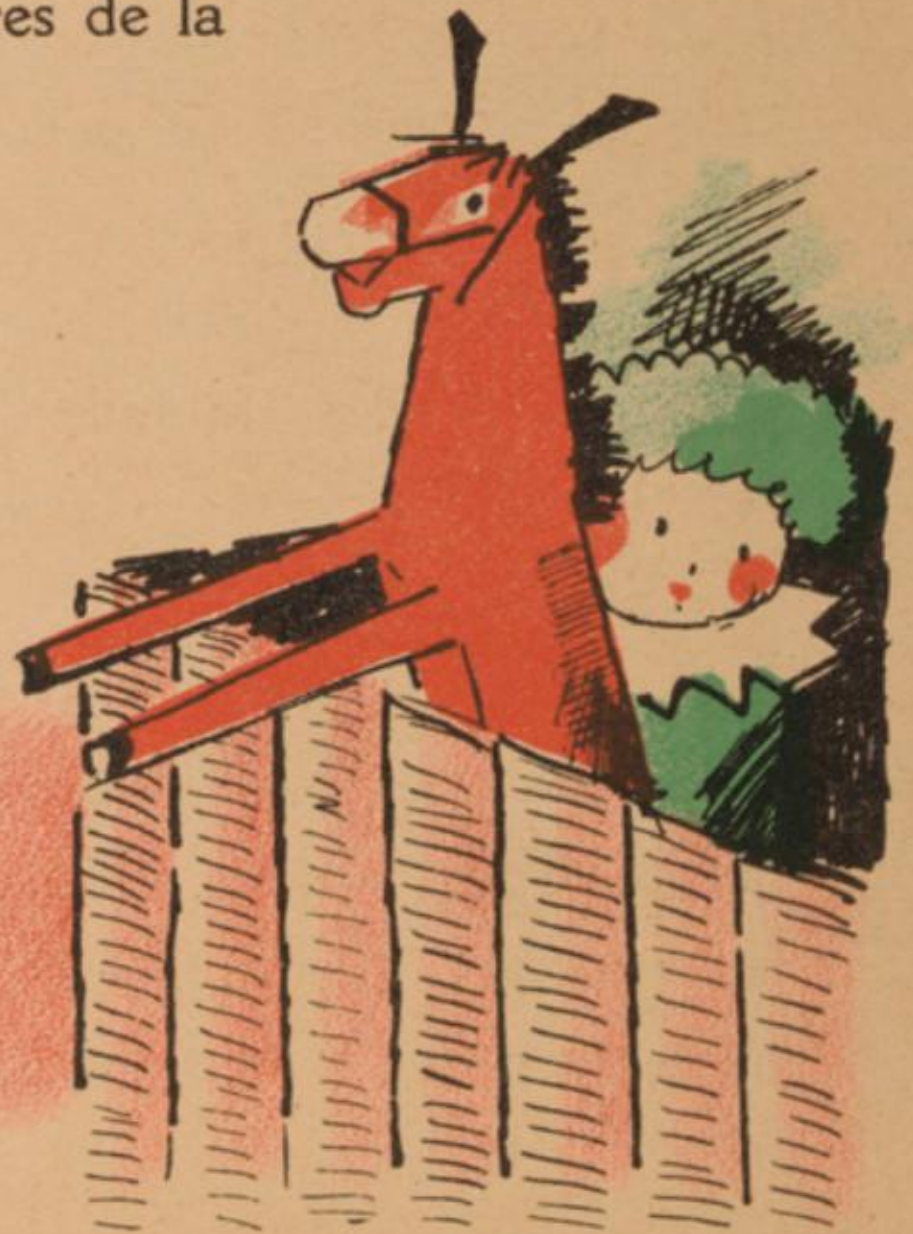




passaient avec indifférence ; il sentait qu'il était déplaisant et il en avait beaucoup de chagrin.

— Est-ce qu'on peut m'aimer encore, se demandait-il. Est-ce que je ressemble assez à un petit cheval pour amuser un enfant, pour qu'il m'emporte dans sa maison et pour qu'il me caresse ? Peut-être qu'on va me croire un joujou mort et qu'on va me jeter, un matin, devant le ruisseau avec les vieux papiers et les balayures de la boutique ?

Et ces pensées faisaient son petit cœur si lourd, si lourd qu'il lui semblait prêt à éclater. Pourtant il espérait toujours un peu et suivait anxieusement les regards des enfants qui passaient. Il s'appliquait à ne considérer que ceux qui étaient mal vêtus, les mioches qui avaient de gros souliers, des pièces à leur culotte et les joues barbouillées. Ceux-là n'entraient pas dans le magasin :



ils stationnaient longuement devant les vitrines et leurs yeux s'abaissaient parfois sur le panier à deux sous. Les autres, les petits riches, luxueusement habillés, rayonnants, franchissaient toujours la porte avec leurs parents. Sans prendre garde aux joujoux pauvres, ils ressortaient les bras chargés des plus belles choses. C'est ainsi que la charmante poupée aux joues roses s'en alla une après-midi, doucement pressée contre la poitrine d'une petite fille qui semblait une princesse : et le cheval de bois connu qu'au plus amer chagrin peut toujours s'ajouter une douleur nouvelle car il sentait une déchirure comme si l'on rompait un dernier lien qui l'attachait à l'espérance.

Des jours se passèrent : des jouets au rebut furent jetés encore dans la corbeille et le petit cheval se trouva presque enfoui sous leur masse. Sa tête seule émergeait avec ses oreilles de toile cirée ; il semblait une bête qui se noie.

Ce fut à ce moment suprême que survint le miracle si ardemment souhaité. Une voiture magnifique s'arrêta devant le magasin ; le chauffeur sauta de son siège, ouvrit la portière et descendit dans



ses bras un petit garçon très beau, avec des yeux volontaires et de grandes boucles noires. Une gouvernante sortit derrière l'enfant et se dirigea vers la boutique avec lui.



— Que désirez-vous ? dit la dame. Choisissez. Votre papa vous permet de prendre ce que vous voudrez.

Le petit garçon fronça le front et dit avec décision :

— Je veux un fouet et un dada.

Tous les vendeurs du magasin s'empressèrent, apportant des fouets par gerbes. Il y en avait des longs et des courts, avec des manches de bois précieux terminés par des pommes d'or ou d'argent. Et le garçonnet en saisit un parmi les plus luxueux, long, souple et résistant, avec une admirable poignée de cornaline. Il passa ensuite devant l'armée des chevaux mécaniques, devant ceux qui se balancent sur des ressorts avec de si justes mouvements qu'ils donnent l'illusion du galop, devant ceux

qui sont recouverts de la peau d'un vrai poulain et qui sont harnachés comme des montures de général ; mais il secouait les boucles de ses cheveux sans paraître séduit.

— Je ne crois pas qu'on puisse rien faire de mieux en fait de chevaux que ceux-ci, déclara le marchand découragé.

L'enfant baissa la tête avec obstination comme s'il avait une idée qu'il ne voulait point dire. Cependant, pressé par sa gouvernante, il finit par murmurer :

— Je veux un cheval de bois rouge.

— Il veut un cheval de bois rouge ! répéta la gouvernante.

— Un cheval de bois rouge ! s'exclama le marchand avec un ricanement. Mais on ne fait plus de chevaux de bois rouge que pour les pauvres. Dieu merci ! Ce magasin-ci n'est pas un magasin à chevaux de bois rouge. Si vous voulez ce genre d'articles il faut aller dans une foire de village ou dans un bazar.

— Eh bien, je veux aller dans un bazar tout de suite, ordonna le petit garçon.

Le marchand les reconduisit à la porte en continuant à rire.

Mais, au seuil, soudain, l'enfant tomba en arrêt. Il alla droit au panier, saisit à pleines mains la tête du petit cheval et dégagea triomphalement son corps chétif, plein de poussière, où la peinture s'écaillait par endroits comme les blessures d'une vieille bête de somme.



— Laissez cela! laissez cette horreur, cria la dame : vous allez vous salir.

— C'est celui-là que je veux, dit le petit garçon en frappant du pied avec courroux.

Il ne consentit même pas à se séparer du joujou pour qu'on l'essuyât, tant il avait peur qu'on ne le lui reprît. Dans la voiture découverte il le garda sur ses genoux, une main crispée à son cou et l'autre à ses pattes. Il serra les lèvres sans vouloir répondre aux questions de la dame, stupéfaite qu'il eût préféré un jouet de deux sous à l'une des merveilles de la boutique. Ses yeux durs restaient fixement attachés devant lui. Il avait l'air, avec sa belle figure pâle encadrée de cheveux sombres, d'un génie méchant de la nuit. Et ce ne fut qu'en arrivant à la maison qu'il avoua enfin son secret, mais si bas, si bas, qu'on ne le comprit pas :

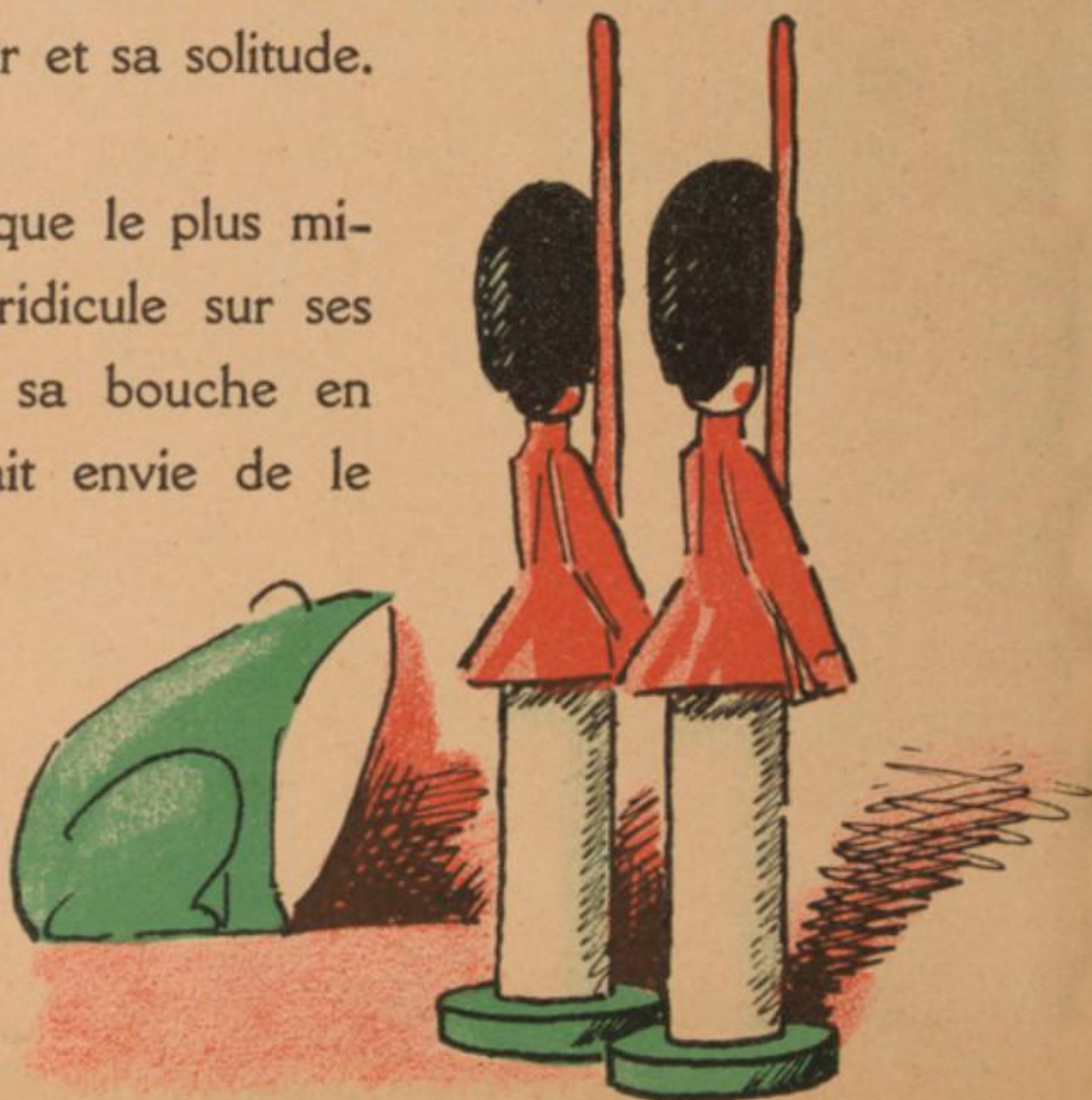
— Je voulais un cheval que j'aime à battre.

*
* *



IL fut très malheureux le petit cheval de bois rouge, quoique son rêve suprême se fut réalisé : il avait souhaité en effet de quitter le panier du marchand et d'avoir un maître comme tous les vrais joujoux ; mais à quoi bon la plus belle demeure du monde si elle fait sentir davantage, à celui qui l'habite, sa laideur et sa solitude. A quoi bon un maître s'il n'aime point.

Or le petit cheval de bois ne fut que le plus misérable des souffre-douleur. Il était si ridicule sur ses pattes grêles avec son corps taché et sa bouche en sifflet que, presque malgré soi, on avait envie de le tourmenter. Quand le petit garçon l'apercevait le matin au milieu de ses beaux joujoux, il lui donnait de grands coups de pied en criant comme font



les charretiers jusqu'à ce qu'il l'eût fait disparaître sous un meuble. Mais son plaisir préféré était de ranger ses joujoux riches en rond autour de la chambre et de leur donner le spectacle du cirque. Il apportait l'« Horreur », car c'est ainsi qu'il appelait le petit cheval, au milieu du cercle et à toute volée de son fouet, il le culbutait, le faisait virer comme une toupie, tourner sur la tête ou sur le dos en riant comme un fou de ses poses imprévues et douloureuses.

Cette récréation ne le lassa que le jour où il eut cassé tous ses fouets, même le beau qui avait un manche en cornaline.

Et le pauvre cheval envia les chiens qui peuvent aller en rampant vers le maître qui les a battus et lui lécher la main : lui ne pouvait pas, puisque son cœur seul était vivant et puisque ses pattes n'étaient que de petits bâtons.

Ce serait trop long et trop triste de dire toutes les souffrances et





toutes les pensées du chétif corps de bois rouge dans cette superbe maison. Rien ne lui fut épargné. Dans le coin où l'avait chassé un balai, une souris lui mangea méchamment ses oreilles de toile cirée : quant à sa maigre queue de crins, elle était tombée d'elle-même car elle n'était pas très bien collée. Il avait été très laid : il devint monstrueux ; il ne ressemblait presque plus à un cheval : c'était une bête sans nom dont la bouche semblait rire et dont les yeux pleuraient sur un corps grotesque.

Pendant l'été, tout le monde étant parti en vacances, on déplaça l'armoire sous laquelle gisait le malheureux joujou. Un domestique le ramassa du bout des doigts et le jeta par la fenêtre. En tombant sur le pavé une de ses pattes se cassa à moitié et devint courbe.

— C'est fini, fini, pensa le petit cheval de bois. Je ne suis plus rien du tout. Je vais tout à fait mourir. Ah ! comme c'est triste de mourir sans avoir été un peu heureux !

Tous les passants s'écartaient de lui comme d'une chose sale, même les petits enfants pauvres. Un chien affamé, seul, le flaira mais s'en détourna en soufflant de dépit quand il reconnut qu'il n'était qu'un morceau de bois. A la fin un balayeur le poussa au ruisseau et il fut emporté par un courant d'eau boueuse, mêlée de débris, dans la bouche d'un égout.

Il flotta longtemps, très longtemps à travers le noir, bousculé par les remous, tantôt entre deux eaux, tantôt revenant à la surface. Il n'avait plus de pensée mais seulement une confuse angoisse comme les créatures très malades dont la vie est près de s'éteindre...

Tout à coup au-dessus de sa tête il revit le bleu éclatant et radieux du ciel. Il était arrivé dans une belle rivière qui coulait au milieu des prairies. Il eut un soulagement infini et délicieux comme si l'espérance était rentrée avec la douceur de l'azur dans son petit cœur. Espérance absurde puisqu'il s'en allait à la dérive, infime dans cette masse d'eau immense, et qu'il lui restait à peine l'apparence d'un cheval de bois.

Mais explique-t-on l'espoir par la raison! C'est une flamme qui luit tant que survit le besoin d'aimer et d'être aimé, et le cœur n'est pas autre chose que ce besoin-là.

Donc le petit cheval de bois s'en allait au fil du courant avec une





allégresse stupide et admirable. Il gagna la mer où les vagues longues et vertes prirent son enveloppe errante et se jouèrent à la bercer. Tantôt elles l'enfouissaient dans leurs vallées marbrées d'écume, tantôt elles la portaient sur leurs crêtes brillantes. Parfois un grand oiseau venait planer curieusement au-dessus du petit cheval, puis s'éloignait d'un seul coup d'aile, avec un cri qui semblait un rire.

Et après des jours et des jours la frêle épave s'arrêta, sans choc, sur une grève charmante. Le sable étincelait comme s'il eût été fait de poudre de diamants et de rubis. Des coquillages délicats comme des

pétales de fleurs y dessinaient deux lignes ondulées blanches et lilas. Plus loin la dune s'élevait avec la parure verte d'une herbe pleine de fleurs d'or.

— Comme c'est beau pensait le petit cheval de bois. C'est peut-être ici le Paradis. Il va peut-être venir un petit garçon-ange pour m'aimer.

Et juste à ce moment-là un joli chant monta dans l'air et deux petites figures surgirent sur le haut de la grève avec des auréoles qui étaient faites du soleil dans leurs cheveux blonds. C'étaient un petit garçon et une petite fille qui n'avaient jamais eu d'autres joujoux dans leur île de pêcheurs que les pauvres présents du flot, des débris de planches dont ils faisaient des bateaux et des cailloux polis qu'ils roulaient comme des billes ou qu'ils rangeaient sur le sable pour dessiner des jardins. Et comme ils n'avaient jamais connu que par oui-dire un cheval de bois ils trouvèrent que celui-là était magnifique.

Ils coururent à lui avec des cris triomphants.

Ils le soulevèrent dé-



licatement, le mirent sur ses pattes, le caressèrent, lui parlèrent comme s'ils avaient su qu'il avait un cœur endolori et tendre qu'il fallait consoler. Au soir, ils le portèrent dans leur maison et toutes les bonnes gens de l'île vinrent l'admirer à la place d'honneur du dressoir où on l'avait placé entre deux assiettes de Chine que le grand-père avait rapportées d'un voyage de jeunesse.

C'est ainsi que le cheval de bois rouge devint, après tant de tristes aventures, le roi d'un peuple tout entier d'enfants. Et les tendresses des plus petits succédèrent indéfiniment aux tendresses de ceux qui devenaient grands.

